

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 32/3 (2005)

DOI: 10.11588/fr.2005.3.63950

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

bon aux yeux de Mann, comme en témoigne sa lettre à Hermann Hesse où l'on retrouve un clin d'œil à Heinrich Heine: »Si je pense la nuit à l'Allemagne, je me dépêche de me rendormir«.

Son éditeur Suhrkamp lui déconseille de se rendre à Weimar en zone soviétique pour les festivités de l'année Goethe. Après de longues tergiversations, il accepte cependant – mais va aussi à Francfort – et devra se justifier face à ses détracteurs qui lui reprochent de ne pas s'être rendu à Buchenwald, d'avoir écrit une lettre très favorable à Ulbricht et de soutenir le régime de la RDA. À l'époque du maccarthysme, il est accusé aux États-Unis de sympathies communistes et évoque ce »pays de gangsters«. Abel décrit les étapes du retour et ses péripéties, une seconde émigration, cette fois vers l'Europe, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Ses dernières interventions officielles en 1955 sont un plaidoyer pour plus de tolérance dans une Europe désunie.

Grâce à de nombreuses citations, judicieusement choisies, et souvent tirées de la correspondance de Thomas Mann, Abel permet au lecteur de mieux comprendre les motivations du »Zauberer« pendant ses années d'exil. C'est une vision sans complaisance.

Anne-Marie CORBIN, Rouen

Stefan SCHEIL, Fünf plus Zwei. Die europäischen Nationalstaaten, die Weltmächte und die vereinte Entfesselung des Zweiten Weltkriegs, Berlin (Duncker & Humblot) 2003, 533 p. (Zeitgeschichtliche Forschungen, 18).

Le titre énigmatique demande un mot d'explication »Cinq« recouvre les cinq pays au cœur du sujet: l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie et la Pologne. Les »deux« qui s'ajoutent sont les États-Unis et l'Union soviétique qui deviendront les puissances dominantes à l'issue de la Seconde Guerre mondiale.

Le moins qu'on puisse dire est que Scheil a une manière personnelle de créer une ambiance autour des chapitres qu'il aborde. Il ne faut pas aller loin dans la lecture pour s'en rendre compte. Il souligne le caractère présomptueux de beaucoup de dirigeants polonais à la veille de la Seconde Guerre mondiale. C'est peu contestable et le trait se retrouve dans les intentions du haut commandement qui rêvait de marcher sur Berlin. Mais, chose curieuse, l'auteur passe sous silence que la *Wehrmacht* a surpris l'armée du maréchal Rydz-Smigly avant qu'elle ne soit entièrement mobilisée. Insister sur la mobilité de la cavalerie polonaise et ignorer les *Panzerdivisionen* ainsi que l'appui de la *Luftwaffe* entretient le sentiment d'une approche unilatérale. Il est beaucoup question des projets de guerre préventive nourris à Varsovie. Que le procédé soit celui que Berlin a mis en œuvre apparaît seulement entre les lignes. Que l'affaire ait été mûrement préparée n'apparaît nulle part. S'agit-il simplement d'analyses trop courtes? La manière se retrouve à l'occasion du plan allemand en seize points pour régler le contentieux avec la Pologne. Scheil traite de légende que Ribbentrop l'ait lu si vite que l'ambassadeur de Sa Gracieuse Majesté ne l'a pas compris. Pour preuve, il fait valoir que Sir Nevile Henderson en a procuré le texte à son collègue polonais à Berlin. C'est vrai mais incomplet. Henderson ne l'a pas reçu de Ribbentrop. Suite à une intervention du Suédois Birger Dahlerus, Göring a obtenu de Hitler que le document soit remis au Britannique. En outre, les péripéties qui entourent les seize points font apparaître leur modération comme un trompe-l'œil. Si j'en parle à l'aise, c'est que j'ai creusé la question dans un livre paru en 1989¹. Que l'auteur n'en ait pas eu connaissance est dans l'ordre des choses. Ce qui se publie en Belgique connaît des problèmes de diffusion en dehors du pays. Au surplus, le livre est écrit en français. La lecture du volume de Scheil donne l'impression

1 Jean VANWELKENHUYZEN, L'agonie de la paix, 31 août–3 septembre 1939, Bruxelles (Duclot) 1989.

que l'auteur maîtrise l'anglais et le polonais, non le français. Quoi qu'il en soit, la sagesse populaire à beau prétendre que la première impression est souvent la bonne, en histoire, il est prudent de la vérifier.

Dans le domaine des relations internationales, il est dangereux de ne pas exploiter les sources de tous les pays concernés. L'écueil apparaît au sujet des réactions britanniques. Scheil note la méfiance de l'ambassadeur Edward Raczynski devant ce qu'il interprète comme des hésitations imputables à Neville Chamberlain. Manque une parenthèse sur les rapports entre Londres et Paris. La Chambre des Communes a siégé tout de suite. La Chambre des Députés a dû être convoquée. Le décalage a créé un creux sur lequel s'est greffé le souci du ministre français des Affaires étrangères, Georges Bonnet, de saisir ce qui subsistait de chance d'éviter le pire. Il en résulte un temps d'attente sur les rives de la Tamise, qui traduit non une tentative de dérobade de Downing Street mais un surcroît de réflexion du Quai d'Orsay. Encore, pour le découvrir, fallait-il confronter les sources françaises et les sources britanniques. Que l'auteur privilégie des angles d'approche éclate au grand jour dans les pages qui suivent. Il dépeint la Pologne de l'entre-deux-guerres sous des traits qui n'en font pas l'agneau qui sera dévoré par le loup. Perce ainsi le bout de l'oreille. Il y a là une façon de déplacer l'accent qui occulte l'essentiel. Suit que, victorieux dans le bassin de la Vistule, Hitler se serait contenté d'annexer l'ouest de la Pologne. En somme, si la guerre continue c'est parce que les dirigeants polonais, réfugiés à Lublin, ne s'inclinent pas devant la loi du plus fort. Là-dessus, l'Armée rouge entre en Pologne. L'auteur énumère tous les actes internationaux que Moscou viole. De ceux que Berlin a piétinés, pas un mot. En revanche, on a droit à un rappel des ambiguïtés de la politique et des attitudes du colonel Jozef Beck. Les vicissitudes qui entourent l'installation d'un gouvernement polonais à Paris fournissent l'opportunité d'entrer dans ces détails.

Les basculements en avant et en arrière dans la chronologie sont une caractéristique du livre. Les digressions souvent longues servent à entretenir une lecture orientée des événements. Avant d'aborder un nouveau sujet, Scheil induit à épouser l'optique adoptée. Des discrétions également lourdes de sens complètent les insistances disproportionnées. En résulte une impression de décousu. À propos de septembre 1939, il relève que le Troisième Reich n'était pas prêt à refaire une guerre mondiale. Le point n'est pas de contester la justesse de l'observation. Soit dit au passage, le fait d'un complot de militaires de haut rang contre Hitler² en illustre le bien-fondé. Mais le dictateur n'en sort pas exonéré de ses responsabilités. Au bout du compte, c'est lui qui a mis le feu aux poudres. Il a joué les apprentis sorciers. Au lieu d'en convenir, l'auteur bâtit son livre en sorte de suggérer que Hitler a été victime des circonstances. En somme, il aurait agi contraint et forcé. De là une série désordonnée de passages qui abondent en citations généralement authentiques, sinon fondées, rapprochées les unes des autres pour camper un décor. La méthode me fait réagir, non les idées qui courent en filigrane. La liberté d'expression est une valeur démocratique de base. Encore, en matière d'histoire, convient-il de respecter les règles du métier. L'historien tente de reconstituer *was wirklich geschah*. Il rend compte de ce que les sources – toutes les sources nécessaires – révèlent. Il ne sélectionne pas des indices en vue d'étayer des convictions. Or, le livre de Scheil donne trop l'impression d'être l'œuvre instinctive d'un avocat qui a une cause à plaider. Il lui arrive, en outre, de brûler des étapes. Ainsi en va-t-il des intentions de Staline. Pourquoi invoquer, à propos du cheminement vers la Seconde Guerre mondiale, des propos tenus après coup? La documentation soviétique devenue accessible fait la lumière sur la pensée du *vojd* avant que la parole ne soit donnée aux canons.

2 DERS., Les avertissements qui venaient de Berlin. 9 octobre 1939–10 mai 1940, Bruxelles (Duclot) 1982.

Enfin, – car on n'en finirait pas d'avoir à redire – qu'il me soit permis, comme Belge, de m'arrêter un instant à ce qui est écrit au sujet du pays dont je suis un citoyen. L'auteur rappelle que la Belgique a été envahie par l'Allemagne une première fois en 1914. Il évoque, sans reprendre ses termes, l'explication de Bethmann Hollweg: »Not kennt kein Gebot« (nécessité fait loi). On en peut penser ce qu'on veut. Elle avait le mérite de la franchise. Chose inattendue, Scheil conteste sa légitimité. Mais ce sursaut de rigueur vise à faire ressortir par contraste les bonnes raisons que Hitler a eues de récidives en 1940. À ce lire, la Belgique aurait été à la remorque de la France. Le jugement ne manque pas de piquant si l'on songe à tout ce qui s'est débité en sens inverse en France et même en Belgique. Il y a peu, un professeur qui enseigne la politique extérieure de la Belgique dans une université flamande, à parlé d'»een Belgische neutraliteit in het voordeel van Duitsland« (une neutralité belge à l'avantage de l'Allemagne)! Dresser le bilan de ce qui a été affirmé et imprimé à ce propos ferait conclure qu'à partir du moment où les critiques s'annulent les unes les autres, il n'y a plus lieu d'en tenir compte. Ceci, bien sûr, pour l'humour de la chose.

Une »histoire belge« ne clôt toutefois pas le livre. Il prend fin avec »l'appel à la paix« de Hitler, le 19 juillet 1940. L'auteur convient que le discours prononcé ce jour-là ne comporte rien de concret. Il s'étend donc sur des voies indirectes. L'une d'elle est passée par l'ambassadeur d'Angleterre à Washington, Lord Lothian. Elle est restée sans suite et sa teneur n'est pas connue. Sous l'impulsion de Churchill, le cabinet a décidé de tenir bon. Le fait est bien connu. Mais Scheil a son idée là-dessus et elle lui sert de conclusion en style d'épithète: »Écrasée depuis longtemps par la responsabilité de l'Empire, incapable de réformes intérieures et sans vues sur la configuration du Continent européen, l'Angleterre s'est réfugiée dans une guerre«.

Tout considéré, l'appréciation à porter sur le livre se réduit à constater qu'on se trouve en présence d'un modèle de démonstration qui relève du jeu d'idées plutôt que de la recherche historique. Il faut accorder à l'auteur que son sous-titre annonçait la couleur: »Die vereinte Entfesselung des Zweiten Weltkrieges« (Le déclenchement combiné de la Seconde Guerre mondiale). Simplement, il n'était pas évident dès l'abord que l'auteur serait le metteur en scène.

Jean VANWELKENHUYZEN, Bruxelles

Christoph RASS, »Menschenmaterial«: Deutsche Soldaten an der Ostfront. Innenansichten einer Infanteriedivision 1939–1945, Paderborn (Ferdinand Schöningh) 2003, 486 p. (Krieg in der Geschichte, 17).

Les historiques des régiments et des grandes unités tendent souvent à l'apologie et à mettre en relief les faits d'armes et actes d'héroïsme qui marquent les campagnes auxquels ils (et elles) ont pu participer. Et c'est d'ailleurs rendre un juste hommage aux sacrifices consentis, quel que soit le drapeau. Cependant, cette approche ne peut plus répondre aux exigences de l'histoire scientifique laquelle, en Allemagne surtout, bousculant tabous et préventions a très tôt perçu qu'il fallait pénétrer dans les mécanismes mentaux des Allemands somme toute ordinaires du III^e Reich: Adenauer le savait bien. Il ne nous appartient pas, ici, de porter un jugement d'ordre moral, ceci a déjà été fait depuis longtemps. L'auteur, lui aussi, a voulu comprendre et démonter l'extraordinaire machinerie qui, en un temps relativement court, il faut d'ailleurs compter dès avant la chute de la République de Weimar jusqu'à mai 1945, a fabriqué des millions d'hommes – mais aussi de femmes – de véritables instruments efficaces du nazisme. Il ne suffit pas de le constater et d'en décrire toutes les manifestations, sujet toujours sensible et l'on connaît, par exemple, les remous provoqués il y a quelques années seulement par l'exposition itinérante: »Vernichtungskrieg. Verbrechen der Wehrmacht 1941–1944«. Rass a donc pris comme terrain d'exploration pour son étude une